

# « La qualité de vie ne devrait pas connaître d'amélioration »

## A quoi pensent les Etats-Unis ? 4/6

Les Américains se sont habitués depuis un siècle à voir chaque génération vivre mieux que la précédente. Ce cycle touche à sa fin, estime l'économiste et historien Robert Gordon

PROPOS RECUEILLIS  
PAR MARC-OLIVIER BHERER

À travers une enquête tant quantitative que qualitative, Robert Gordon, économiste et historien américain, raconte comment les Etats-Unis sont devenus la première puissance mondiale. Des gains de productivité ont permis, selon lui, le décollage économique et la profonde transformation du mode de vie occidental. Cependant, ce miracle touche à sa fin, pronostique-t-il, et la prochaine génération d'Américains devra se satisfaire d'une économie moins dynamique.



**R** Robert Gordon est économiste et historien. Il est l'auteur du best-seller qui vient de marquer l'année politique aux Etats-Unis : « *The Rise and Fall of American Growth* » (Princeton University Press, 762 pages, 39,95 dollars [36 euros], non traduit)

### Quel est l'avenir de la croissance américaine ?

Au cours des vingt-cinq prochaines années, je m'attends à ce que le PIB américain croisse de 1,6 % par année, un chiffre qui se décompose entre une hausse de 1,2 % de la productivité et une augmentation de 0,4 % de la population active.

Ce qui est encore plus préoccupant que ces chiffres, c'est la faible augmentation du revenu par habitant : mes prévisions en la matière sont de 0,8 % par année, ce qui représente moins de la moitié de ce qu'elle a été historiquement aux Etats-Unis, où le taux a pu atteindre 2 %. La qualité de vie, que les indicateurs économiques n'arrivent pas à mesurer, mais dont l'évolution peut être suivie grâce à une enquête qualitative, ne devrait pas connaître de nouvelle amélioration importante. L'économie américaine devrait donc marquer une pause, renversant une tendance qui débute à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et qui a permis à chaque génération de vivre mieux que la précédente.

### L'économie américaine semble s'essouffler, dites-vous, mais historiquement les Etats-Unis sont-ils si différents des autres pays industrialisés ?

Entre 1870 et 1970, une révolution économique s'est produite en Amérique, des gains de productivité sans précédent ont été enregistrés, permettant l'essor du pays et du mode de vie américain. L'innovation est l'un des principaux moteurs de ces bouleversements. Il sera cependant difficile de reproduire de telles performances car les changements survenus ne peuvent pas se répéter. La croissance n'est pas un processus linéaire.

Ainsi, au tournant du XX<sup>e</sup> siècle, certaines avancées technologiques et scientifiques apparaissent et changent le monde : l'électricité, les progrès dans l'emploi de la chimie, l'automobile, on observe aussi un recul de la mortalité infantile.

Prenons l'exemple de l'électricité, on a vu dans les années 1920 une montée soudaine de la productivité dans les usines grâce notamment à l'arrivée de machines portables ou fixes, fonctionnant avec des petits moteurs électriques. L'électricité a aussi rendu possible la climatisation, très importante pour les travailleurs sinon soumis à la chaleur des étés. Dans la sphère domestique, les électroménagers ont complètement changé la vie des femmes au foyer. Avant les années 1950 et l'essor de ces appareils, les choses étaient bien différentes. L'eau devait être transportée dans la maison, on prenait son bain dans la cuisine en versant l'eau à la main, le linge était lavé à la main en le frottant, etc. La vie était bien plus pénible. L'électrification a été bien plus rapide aux Etats-Unis qu'ailleurs dans le monde.

Second exemple, le moteur à explosion. Il fut inventé par Otto Benz, un Allemand, et des hommes dans différents pays s'en sont inspirés pour créer la voiture. Cependant, les Américains ont singulièrement contribué à son essor. Henry Ford a implanté dans ses usines le travail à la chaîne et permis la fabrication de masse. L'automobile devint ainsi abordable,



ADRIA FRUITOS

omniprésente, et permet à chacun ainsi qu'aux entreprises de mettre leurs chevaux à la retraite et de faire d'importants gains de productivité. L'adoption de la voiture aux Etats-Unis fut extrêmement rapide. Il y avait 4 000 véhicules motorisés en 1900, 29 ans plus tard, on en comptait 26 millions.

### Quels facteurs peuvent-ils expliquer cette exception américaine ?

Ces changements ont pu se produire aux Etats-Unis notamment grâce à l'apport de l'immigration. Il faut aussi prendre en compte le fait que nous avions un marché intégré de très grande taille dès le début du XX<sup>e</sup> siècle. Les innovations pouvaient être produites à grande échelle.

L'Europe, pendant ce temps, était distraite par le développement de grandes armées, par la destruction engendrée par la guerre. La grande différence vient de la transition de l'industrie américaine vers la production de masse. Le système d'enregistrement des brevets a également joué un rôle très important. Il était beaucoup plus simple aux Etats-Unis qu'en Grande-Bretagne, par exemple. Il n'y avait donc pas de barrière à l'innovation.

Encore aujourd'hui, l'Europe fait face à de plus nombreux problèmes que les Etats-Unis. Le chômage y est toujours de 10 %. Dans plusieurs pays, l'emploi intérimaire est très répandu. La demande est faible et victime des politiques d'austérité, une philosophie promue par l'Allemagne. A l'ère d'Internet, les Etats-Unis disposent par ailleurs toujours d'un leadership technologique.

**Vous affirmez que toutes les inventions ne se valent pas et que les Etats-Unis vont entrer pour cette raison dans une phase de croissance modeste. Mais les technologies numériques ne peuvent-elles pas, elles aussi, nous propulser dans une nouvelle ère de prospérité ?**

L'impact de la révolution informatique sur la productivité des entreprises est déjà

« L'impact de la révolution informatique sur la productivité des entreprises est déjà derrière nous »

derrière nous. Les indicateurs montrent que ce changement est survenu entre 1995 et 2004. Aujourd'hui, la croissance de la productivité est loin de ce qu'elle a pu être entre 1920 et 1970.

Certains attendent que l'intelligence artificielle et les robots transforment le travail. Mais, si les innovations sont impressionnantes, il n'en reste pas moins qu'elles trouveront des applications dans un nombre limité de secteurs d'activité. Graduellement, les ordinateurs en viennent à exécuter des tâches réservées jusque-là aux êtres humains, c'est vrai, mais ce changement est encore très lent. Il y aura des évolutions technologiques auxquelles on ne s'attend pas au cours des prochaines années. C'est pour cela que mes prédictions ne s'étendent que sur vingt-cinq ans. Car les évolutions que nous allons voir peuvent être déduites de ce que nous voyons aujourd'hui. Bientôt, il y aura des voitures autonomes, des taxis sans conducteur. Cependant, notre économie est aujourd'hui plus complexe et plus importante qu'il y a un siècle, il est donc plus difficile de la transformer.

Nous avons réalisé la plupart des changements possibles de la vie quotidienne. La cuisine, par exemple, n'a pas changé depuis cinquante ans. Comparés aux autres innovations du XX<sup>e</sup> siècle, les ordinateurs ont apporté des changements minimes dans nos vies et dans l'économie. Et leur contribution à l'économie américaine reste modeste. Les dépenses engagées par les ménages pour ces technologies ne représentent que 7 % du PIB américain.

Bien entendu, on me décrit comme un pessimiste. Cependant, mes prédictions d'une croissance de la productivité de 1,2 % sont bien plus élevées que les performances de l'économie américaine au cours des six dernières années, le rythme atteint pendant cette période est une hausse de 0,5 %. Je crois donc qu'il va y avoir un redémarrage.

### La montée des inégalités va-t-elle se résorber ?

A la fin du XIX<sup>e</sup> jusque dans les années 1920, la société américaine était très inégale. Mais le krach de 1929, le New Deal et la seconde guerre mondiale permirent l'avènement d'une plus grande équité. Et donc, jusqu'en 1975, les salaires, aussi bien en haut qu'en bas de l'échelle, augmentèrent tous au même rythme. Et le 1 % le plus riche n'accaparait pas autant les revenus que dans les années 1920. Cette période est connue sous le nom de Grande Compression (*Great Compression*), parce que les richesses créées ont été partagées de manière plus égale, sans que de grands écarts séparent les plus riches des autres.

Aujourd'hui, seuls ceux au sommet de la pyramide profitent d'une hausse de leur revenu. Les autres voient leurs salaires stagner. Les travailleurs coincés dans un emploi à temps partiel sont nombreux. Le pouvoir économique a basculé en faveur des plus riches, qui cherchent sans cesse à augmenter leurs revenus et à réduire les coûts de main-d'œuvre. Les forces qui ont provoqué la montée des inégalités au cours des quarante dernières années sont toujours présentes. L'innovation récompense ceux qui se trouvent au sommet. Il y a de moins en moins d'emplois déceimment payés pour la classe ouvrière.

### Comment relancer l'économie américaine ?

Je commencerais par l'éducation. C'est un domaine dans lequel nous sommes très en retard par rapport à l'Europe. Nous devons intervenir de manière intensive auprès des familles les moins bien loties pour empêcher la pauvreté d'être transmise d'une génération à l'autre. Nous devons complètement réformer la manière dont nous finançons l'école élémentaire et secondaire, elle dépend pour le moment de la taxe foncière locale, ce qui entraîne une forte inégalité de ressources. Nous devons réduire le coût des études supérieures et l'endettement qu'il génère. C'est encore un autre domaine dans lequel l'Europe fait mieux que les Etats-Unis. ■

*Prochain article : le discours identitaire protège-t-il le profit ?*



# Nous avons mille raisons d'être heureux

Par ABHIJIT BANERJEE ET ESTHER DUFLO

Dans le village où nous passons l'été, les journées sont rythmées par l'angélus, et les gens se saluent dans la rue. Mais il y a quelques jours, les cloches de l'église sonnaient le glas, et le ton des conversations était sobre. La messe commémorative de l'assassinat du Père Hamel venait de se terminer. Philippe, rencontré à la sortie, nous dit que la cérémonie n'est pas pour le Père, qui n'en a nul besoin, puisqu'il a déjà filé tout droit là-haut. Elle est pour les assassins. Et bien sûr pour nous, pour que nous puissions garder la paix intérieure.

Cette paix intérieure s'est évaporée. Les Français sont anxieux, malheureux, en deuil. Les attaques semblent être à la fois un symptôme et une cause de ce désespoir. Les jeunes dans les banlieues, les moins jeunes dans les petites villes, même ceux qui ont un CDI, tous se trouvent des raisons de se sentir bloqués, d'être inquiets.

Les Français se donnent la note médiocre de 6,4 sur 10 pour la réponse à la question « Etes-vous satisfait de votre vie ? », ce qui les place dans le tiers inférieur parmi les pays de l'OCDE (23<sup>e</sup> sur 38). Ils n'ont confiance ni dans leurs concitoyens ni dans leurs dirigeants. Ils estiment que leur chance (à eux ou à leurs enfants) de monter dans l'échelle sociale est faible ou nulle. Leur état de santé leur semble médiocre (21<sup>e</sup> sur 38).

Cette morosité reflète-t-elle une situation réellement alarmante ? Sans nier les difficultés auxquelles le pays fait face, elles ne semblent pas toujours correspondre à la réalité. En partie grâce aux 35 heures, les Français détiennent le record de l'OCDE du nombre d'heures passées chaque jour à prendre soin d'eux-mêmes, manger, se reposer, ou voir des amis (plus de 16 heures sur 24), et malgré cela, notre productivité par travailleur est parfaitement respectable.

L'espérance de vie, à plus de 82 ans, nous place au troisième rang dans les pays de l'OCDE. Notre taux de fécondité, l'un des plus élevés en Europe (en 2012 il était de 2,01 en France, 1,38 en Allemagne, 1,40 en Italie), et l'apport de l'immigration assurent que notre population augmente chaque année. Cette croissance démographique nous garantit une population jeune qui pourra payer nos retraites. Elle montre aussi que, même si les Français se plaignent, ils ont assez d'espoir pour avoir des enfants. La science et la culture continuent à rayonner, couronnées par des prix Nobel (Modiano, Tirole), des best-sellers mondiaux (Piketty), des restaurants et des pâtisseries que l'on s'arrache à Tokyo comme à New York (Pierre Hermé).

## GAGNANTS ET PERDANTS

Plus difficile à mesurer, la qualité de la vie, pour des exilés aux Etats-Unis comme nous le sommes, nous paraît d'une valeur incalculable : les malheureux New-Yorkais sont prêts à dépenser une petite fortune pour des tomates médiocres sur le marché d'Union Square, simplement pour vivre une expérience vaguement similaire à celle qu'ils pourraient avoir sur le marché hebdomadaire du petit village où nous passons nos vacances. En France, 94 % des personnes âgées restent chez elles, jamais trop loin de leurs enfants souvent restés par là, mais qui, même de Paris, peuvent prendre le TGV pour venir les voir. Malgré des populations âgées relativement plus jeunes, la fraction de personnes âgées en maison de retraite est plus élevée aux Etats-Unis et dans la plupart des pays européens. Si nos collègues et nos lycées sont en crise, nos écoles maternelles sont les meilleures du monde. A partir de 3 ans, nos enfants sont pris en charge dans des conditions qui ne sont accessibles qu'aux plus riches aux Etats-Unis.

Qu'est-ce donc qui nous empêche de jouir de ce que nous avons ? Il nous semble que

## Réenchanter le monde 4|6

Si les Français sont si moroses, c'est qu'ils restent prisonniers de l'illusion des « trente glorieuses ». Il faut inventer un nouveau pacte social qui redistribue les richesses



**Abhijit V. Banerjee et Esther Duflo** sont professeurs d'économie au MIT. Ils ont cofondé et codirigé J-PAL, laboratoire d'action contre la pauvreté. Auteurs de « Repenser la pauvreté » (Le Seuil, 2012), ils ont reçu en 2014 le prix Albert O. Hirschman. Nommée au President's Global Development Council, organisme américain chargé de conseiller le président des Etats-Unis, Barack Obama, Esther Duflo a été la première titulaire de la chaire « Savoirs contre pauvreté » au Collège de France.

c'est le décalage entre les attentes et la réalité, et en particulier entre attente de croissance et la réalité. Nos dirigeants (et nos économistes, il faut bien le dire) sont encore prisonniers de l'illusion des « trente glorieuses », de la promesse d'un avenir toujours plus radieux. Dans son beau livre (« Le monde est clos et le désir infini »), Daniel Cohen voit dans le désir frustré de croissance la source du malaise moderne. La triste vérité est que la croissance va et vient pour des raisons que nous comprenons très mal.

Les trois décennies qui ont suivi la seconde guerre mondiale, avec leur croissance forte et stable, furent absolument uniques. L'instabilité qui a suivi, alternant vaches maigres et vaches grasses, ressemble davantage à la norme historique. Rien dans l'histoire ne peut laisser espérer qu'il existe une potion magique de politique économique qui assurerait d'une croissance stable.

Mais nous ne sommes pas sûrs que le désir de croissance soit essentiellement humain. L'inévitabilité, la nécessité morale et historique de la croissance économique ont été martelées tellement systématiquement, et font tellement partie du discours politique et économique depuis des années, qu'il n'est pas surprenant que cette idée ait pris racine. Plus encore, c'est au nom de cet idéal que les mesures de cohésion sociale et de solidarité, indispensables pour accompagner la globalisation des échanges et des mouvements et le progrès technologique, qui créent naturelle-

## Un autre chemin

Meurtie par les attentats, la France traverse une grande crise morale, politique et sociale. L'angoisse et la morosité s'installent, l'avenir ne semble plus dessiner un horizon meilleur que celui, sombre, du temps présent. Mais comment résister au déclinisme et au pessimisme ? Comment parler de cette situation chaotique aux enfants et aux adolescents ? Comment conjurer la sinistrose française ? *Le Monde* donne la parole à six auteurs qui font le pari que notre pays a les moyens d'emprunter un autre chemin.

ment des perdants et des gagnants, ont été sacrifiées dans le « court terme » pour rester compétitifs, ne pas laisser fuir les capitaux, ne pas décourager l'effort, et ne pas menacer la croissance dans le « long terme ».

Un point de plus de croissance nous rendrait tellement plus riches dans cent ans que cela vaut tous les sacrifices aujourd'hui. C'est au nom de cette idée que l'Union européenne, qui aurait pu choisir la route d'une coordination des politiques fiscales permettant une vraie redistribution, a combiné le grand marché à l'austérité fiscale. C'est au nom de cette idée qu'un gouvernement socialiste a jugé opportun de sacrifier le peu de capital politique qui lui restait pour une loi

travail affaiblissant la protection des uns, sans proposer d'idée précise pour aider à l'intégration des autres.

Le long terme, malheureusement, a trop tardé à venir. En France, le vote d'extrême droite, les manifestations de gauche violentes et les problèmes des banlieues donnent tous des coups de boutoir, par des côtés différents, au même discours d'une élite politique qui sonne de plus en plus faux. Le fait que cette politique « responsable » et ces sacrifices aient particulièrement bénéficié aux plus riches a contribué à nourrir une théorie du complot des élites contre les petites gens. L'augmentation des inégalités couplée au sentiment profond d'être coincé sur place nourrit l'exaspération. En 2015, le taux de fertilité et le taux de croissance de la population baissaient, ce qui ne s'était pas produit même pendant la crise de 2008. Signe que le désespoir gagne.

## AUGMENTER LES MINIMA SOCIAUX

D'un tempérament plutôt optimiste, aujourd'hui nous avons peur : de Trump, de Daech, de Marine Le Pen, de Poutine et d'Erdogan. En tant qu'économistes, nous nous sentons également coupables : c'est notre profession qui a fourni les messages simplistes qui ont dominé le discours politique depuis 1950.

La catastrophe n'est plus qu'une question de temps si nous ne travaillons pas à réinventer un pacte social qui ne soit pas fondé sur une illusion. Heureusement, nous n'avons pas à tout détruire ou attendre le grand soir pour en dessiner les grandes lignes, et si nous sommes loin de tout savoir, la connaissance économique peut nous guider. Le défi est de créer une société égalitaire dans un monde inégal. Cela demande de redistribuer les revenus et des richesses, bien sûr, mais aussi de donner à tous des chances réelles de réussir.

Beaucoup l'ont dit, augmenter les taux d'imposition sur les tranches supérieures est possible, mais seulement si cela est fait de manière coordonnée en Europe et si les paradis fiscaux sont fermés. On le dit peut-être moins, augmenter les transferts et les minima sociaux et la longueur et la générosité des allocations-chômage ne conduira pas non plus les moins riches à se mettre en vacances : aucune des expériences internationales ne l'indique. Commencer par là persuaderait peut-être les citoyens que tout effort de réforme n'émane pas d'un complot néolibéral.

Cela permettrait de s'attaquer aux facteurs de sclérose sociale : un système éducatif (secondaire et supérieur) dont les performances empirent d'année en année dans les classements internationaux, et qui exacerbe les inégalités, préparant les jeunes nés au mauvais endroit à l'échec ; un marché du travail qui n'offre quasiment aucun point d'entrée à l'emploi stable.

Résoudre ces problèmes demande d'allouer des budgets nettement plus importants, mais également de remettre en cause certains privilèges et modes de fonctionnement existants. Ce ne sera possible que si ces changements sont présentés, non comme les sacrifices pour plus d'efficacité économique et un avenir meilleur, mais comme les clés d'une société plus juste et plus unie, ici et maintenant. ■

## Prochain article :

Abdennour Bidar, philosophe

